

## L'humour tentaculaire

Claude Meunier, *Journal d'un Ti-Mé. Propos et réflexions*,  
Leméac, 121 p.

Ghislain Taschereau, *L'inspecteur spectateur et le curé Ré, Les Intouchables*, 233 p.

Lucie Joubert

---

Number 183, March–April 2002

Les médiatiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17695ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Joubert, L. (2002). L'humour tentaculaire / Claude Meunier, *Journal d'un Ti-Mé. Propos et réflexions*, Leméac, 121 p. / Ghislain Taschereau, *L'inspecteur spectateur et le curé Ré, Les Intouchables*, 233 p. *Spirale*, (183), 30–31.



# L'HUMOUR TENTACULAIRE

**JOURNAL D'UN TI-MÉ. PROPOS ET RÉFLEXIONS** de Claude Meunier  
Leméac, 121 p.

**L'INSPECTEUR SPECTEUR ET LE CURÉ RÉ** de Ghislain Taschereau  
Les Intouchables, 233 p.

« **Y**A-T-IL trop d'humour au Québec? », entend-on souvent demander sur les tribunes publiques. La question demeurera vaine tant qu'on s'entêtera à vouloir y répondre par oui ou par non, même avec les meilleurs arguments du monde, tant qu'on s'épuisera à essayer de départager ce qui est humour de ce qui ne l'est pas, tant qu'on se risquera à émettre des réserves sur la qualité des monologues de tel ou tel humoriste, bref tant qu'on se penchera sur le phénomène avec des velléités d'analyse discursive ou de mise en perspective intellectuelle. Parce que l'humour médiatique au Québec, puisqu'il s'agit bien de celui-là, véhiculé par les vedettes de la télé, de la radio, des journaux à l'occasion (la chronique de Stéphane Laporte dans *La Presse*, entre autres) n'a plus grand-chose à voir avec l'humour tout court, celui qui s'offre, par exemple, en toute humilité, au hasard d'un roman d'un(e) illustre inconnu(e) ou aux détours d'un texte dramatique. L'humour médiatique obéit à ses propres règles, déploie sa propre rhétorique, édifie ses propres limites. Omniprésent, il a — presque — remplacé le sexe dans les goûts et les intérêts du public québécois; il ne se mesure plus en gags et en jeux de mots mais se calcule en nombres de billets ou de livres écoulés. Surtout, il est la fascinante mise en œuvre d'un marketing monstre auquel se plient, apparemment d'assez bonne grâce, les éditeurs.

## Ti-Mé, Bob Binette pis leur gang

C'est ainsi que Leméac publie *Journal d'un Ti-Mé. Propos et réflexions*, ou la chronique d'un best-seller annoncé, alors que Les Intouchables récidivent avec la suite des aventures rocambolesques de l'Inspecteur Specteur avec les mêmes attentes pécuniaires. Les deux parutions, on s'en doute, cumulent beaucoup de points communs. La couverture, d'abord, ce premier contact avec les lecteurs, affiche une nette volonté de s'assurer automatiquement l'adhésion d'un public facile à distraire. Le livre de Claude Meunier ne prend aucune chance et offre en guise d'illustration Ti-Mé endormi, le Ti-Mé, contredisant par là l'article indéfini du titre (*un* Ti-Mé) qui donne à penser qu'on a affaire à une personnalité caractérielle et non à un individu en particulier; la barbe, les lunettes, la camisole et le chapeau ont évacué depuis longtemps un auteur qui trouve certainement son compte dans cette

existence parallèle. Et le terme *journal*, ensuite, range dès lors l'ouvrage dans la catégorie des réalités fictives, c'est-à-dire un quotidien que l'on donne pour vrai, resserrant la complicité entre Ti-Mé et un lectorat avide d'en savoir plus sur la vie privée d'un personnage de fiction.

La tactique des Intouchables est parente quoique légèrement différente : le visage de Ghislain Taschereau occupe la moitié de l'espace de la couverture, affirmant l'identité de l'auteur qu'on s'emploie ici, contrairement à Leméac, à déléster des personnages fictifs qu'il a auparavant incarnés : Bob Binette, Dave Ash, pour ne nommer que les plus célèbres. L'éditeur mise tout à la fois sur la reconnaissance (au sens d'identification) du public qui « replace » alors le visage dans la galerie des physionomies connues et... achète le livre. Mais Les Intouchables poussent un cran plus loin leur stratégie de vente : tout comme on parle volontiers du dernier *Harry Potter* (parce qu'on ne retient pas le titre réel), l'éditeur se paie le luxe d'une jaquette noir et blanc ainsi libellée : « *Le nouveau Specteur est arrivé!!!* » Il faut soulever la jaquette, aux deux sens du terme pour voir un phallus en érection dont le gland est en forme de cerveau et enfin découvrir le titre *L'inspecteur Specteur et le curé Ré*. Coûteux mais combien efficace, le procédé permet à Ghislain Taschereau de se glisser dans la catégorie des auteurs en série et d'atteindre un double but : promettre au lectorat qu'il découvrira de nouvelles aventures et le rassurer par un format et un style familiers.

## Et le littéraire?

Avec un tel premier contact, il est difficile de retrouver une neutralité pour plonger dans le cœur du texte afin d'en tâter la substance. Les détracteurs, sans doute aussi nombreux que les amateurs, relèveront avec un plaisir un peu triste les tics d'écriture, l'obsession de faire rire à tout prix, les tournures convenues et sans surprise qui démasquent l'écrivain derrière la vedette. Pourtant, les deux ouvrages réservent de bonnes surprises. Chez Taschereau, par exemple, l'histoire, bien construite, est tissée serrée autour de personnages pas très sympathiques mais somme toute cohérents et remet curieusement au premier plan, jusque dans l'isotopie, la question religieuse qu'on n'avait plus évoquée depuis un bon moment dans le roman québécois. Sur le mode

grotesque et résolument iconoclaste, bien sûr : Satan n'est plus ce qu'il était et ne sait plus trop ce qu'il fait, et le curé Ré, cible d'un dangereux criminel qui lui a injecté un virus inconnu, se voit affublé d'une érection perpétuelle. On a les guerres biologiques qu'on peut... Recyclé en objet de curiosité dans un club érotique, il se métamorphose tout à coup sur scène en un énorme pénis (Freud, au secours!) dans un passage totalement délirant, qu'on m'excusera de citer longuement et dont la truculence fait pardonner — un peu — la franche trivialité : « *Un silence de sourd écrasa le cabaret du Libido. La centaine de femmes demeurées sur place admiraient religieusement le majestueux phallus, haut de deux mètres. Bien que légèrement chancelant, il se tenait là, dur et fier, et semblait attendre qu'on se prosterne à ses couilles. D'un pas hésitant, la femme en noir s'en approcha et y posa la main. L'énorme verge se mit à tressaillir, comme si Ré était en train de se débattre à l'intérieur. Elle était secouée de multiples soubresauts qui lui donnaient des allures de hochet. Une secousse plus intense ébranla sa base. Le pénis oscilla alors dangereusement. Il tanguait de l'avant à l'arrière en un mouvement qui le rapprochait toujours plus de la chute. Il atteint [sic] finalement un point de non-retour et s'affaissa de tout son long sur la scène, son gros gland joufflu pointant vers la salle. On était béat devant ce méat géant. Alors qu'on croyait que le membre était en train de mourir brûlé sous les projecteurs comme saucisson au soleil, une série de grosses veines se mirent à gonfler sur sa surface. Tout le monde recula à nouveau. On crut d'abord que l'organe était à l'agonie, jusqu'à ce qu'une goutte blanchâtre apparaisse au niveau du méat. Les spectatrices se regardèrent d'un air inquiet. Quand elles se rendirent compte qu'elles craignaient toutes la même chose, il était déjà trop tard. Une forte bosse se forma à la base du phallus et serpenta vers le sommet, faisant enfler le gland démesurément. Bien avant que quiconque n'eût (sic) le temps d'ouvrir quelque porte que ce fût, une éjaculation monstre inonda la salle. Une vingtaine de jets, à peine plus faibles de fois en fois, volèrent au centre de la foule. À partir de ce moment, ce fut une attaque sans merci. Des spermatozoïdes, d'un demi-mètre de longueur, se frayèrent un chemin sur le sol et attaquèrent les femmes, l'une après l'autre.* »

S'ensuit une scène de reproduction que l'on ne reproduira pas ici (pour rester dans l'esprit des jeux de mots de Taschereau et démontrer que les comiques patentés n'ont pas le monopole de la





*Le mariage en noir et blanc* de F. et B. Haxhillari, 1999

DR

rhétorique facile!). Outre les difficultés éprouvées par l'auteur avec le passé simple, temps *littéraire* comme par hasard, on note une puissance certaine (cette fois sans jeu de mots) de l'évocation. Le roman est ainsi truffé de ces instants de délire et de pure fantasmagorie qui le placent à la croisée du fantastique et de la science-fiction.

### Jaqueline et Jean-Lou à la rescousse

Chez Meunier, le texte joue surtout sur l'association avec le téléroman, évidemment, donnant la parole à un Ti-Mé qui étale sa philosophie sur tous les sujets possibles : on n'assiste pas ici à une surenchère d'images mais plutôt à une succession de fragments qui reprennent des thèmes chers au personnage et au public. Les vidanges, il va de soi, ont droit à un chapitre : « *Bien souvent pour ne pas dire davantage, ma femme et ma fille me reprochent de trop aimer mes vidanges! Voyons donc! Halte là, mesdames! Comment peut-on trop aimer un objet? Vous sentez-vous en compétition avec nos chars ou nos chamois? Est-ce que le fait d'aimer moins mes vidanges me ferait aimer davantage ma femme et ma fille? Jamais dans cent ans! Même pas dans six mois.* »

On retrouve dans ce passage l'essentiel du travail textuel de ce *Journal* : une reprise systématique de clichés, de lieux communs, d'idées reçues ou d'expressions usées (« *Jamais dans cent ans* »), que l'on détourne ensuite pour faire dévier la pensée vers l'absurde et provoquer le rire. Et c'est précisément là que le bât blesse. L'absurde, quoi qu'on en pense, commande sa propre logique (comme l'a démontré Jerry Palmer dans *Logic of The Absurd*); trop sollicité, il se referme sur lui-même et s'annule : le texte perd l'élément de surprise associé à l'absurde pour redevenir prévisible.

Fait intéressant : dans le livre comme dans le téléroman, ce sont les personnages qui gravitent autour de Ti-Mé qui sont les plus comiques. Dans les pages consacrées au voyage de noces, on retrouve une Jaqueline au sommet de son art. C'est encore une fois, comme le mentionne Michèle Nevert dans son essai *La petite vie ou Les entrailles d'un peuple*, « *le personnage qui se moque et qui en tire du plaisir* » : « *Nous n'étions pas encore des experts en érotisme, mais mon talent au scrabble combla cette lacune. La première nuit, nous avons joué jusqu'à deux heures du matin. Ma femme, visiblement jalouse de ma facilité à former des mots avec les lettres K, Y et W, fit tout pour me déconcentrer, inscrivant Sexe, Déniaise, Eunuque et Grouille sur la planche de jeu. Mais je gardai ma concentration et finis par l'endormir d'épuisement. Je la réveillai le lendemain matin avec WINIBAGO placé en travers de YOGI, sur un mot compte triple! [...] J'en fus quitte pour finir mon voyage de noces seul. Lorsque je regagnai le nid conjugal le lendemain soir, je la trouvai en train d'écrire DIVORCE sur la planche de scrabble, ce qui lui valait 50 points puisqu'elle utilisait ses sept lettres d'un seul coup.* »

De même, l'inénarrable Jean-Lou reprend du service dans le passage sur les Gays : « *Qui plus est, il faut être courageux pour afficher sa "différence" et rétorquer aux imbéciles de toutes sortes. La preuve? J'ai demandé récemment à Jean-Lou s'il portait un stérilet. Il m'a répondu : "Pis toi, mon gros beigne, portes-tu le cerveau?"* ».

Les trois extraits relevés ci-dessus réactualisent une des principales habiletés de l'écriture de Meunier : en présentant son Ti-Mé comme un misogyne de première classe, un homophobe invétéré qui fait rire de lui par son entourage, il désamorce les protestations éventuelles de son public. En effet, tout le monde sait que Ti-Mé est

*fictif*, qu'il est trop caricatural pour être vrai, qu'on est dans le domaine de l'humour, que l'humour ne connaît pas de censure, qu'on ne doit pas confondre auteur et personnage, etc. Et Meunier peut, en toute impunité, reconduire en douce un discours vieux comme le monde. Discours qui se fait presque tragique, à l'occasion, quand on sent percer la présence de l'auteur derrière son personnage : « *On a beau passer sa vie à devenir Elvis ou Molière, une fois mort, on n'est plus qu'un souvenir. Et une fois morts ceux qui se souvenaient, on devient quoi au juste? Un nom propre dans Le Petit Robert? C'est quand même mieux que de se retrouver dans le dictionnaire des synonymes, non?* » On souhaite à Ti-Mé une mention dans le Livre Guinness des Records, c'est plus sûr...

### L'offre et la demande

On a certes parfois l'impression de perdre son temps à lire ces livres, quand on y cherche les traces du littéraire. Mais il faut résister à la tentation de les descendre en flammes car ils sont symptomatiques, qu'on aime à l'admettre ou non, d'une réalité de marché qui est très intéressante en elle-même et qui résume toutes les théories sur l'institution littéraire : peu importe le volume de livres publiés par les humoristes, ils trouveront toujours preneurs. Le public, un certain public, n'en aura jamais assez. Il se procure ces ouvrages parce qu'ils représentent à la fois une évasion et une sécurité : avec Meunier, Taschereau et les autres visages de l'humour, on sait ce qui nous attend, on sait ce qu'on va y trouver. Les intellectuels ne les achètent pas, exactement pour ces mêmes raisons.

LUCIE JOUBERT